

## **Compte rendu du Conseil de la Fraternité orthodoxe du 9 octobre 2021**

Le 9 octobre dernier, le Conseil de la Fraternité orthodoxe s'est réuni à Paris, dans les locaux de l'ACER-MJO (15<sup>e</sup> arr). La journée a débuté par un office d'intercession qui, depuis plus d'un an, rassemble régulièrement des fidèles issus d'horizons différents, unis par le désir de faire face, ensemble et donc en Église, à la crise suscitée par la pandémie. En introduction, le Secrétaire général Daniel Lossky a évoqué quelques spécificités de l'orthodoxie en Occident et les questions qui s'y posent aujourd'hui. Les participants ont ensuite eu l'occasion de revenir sur ce qui fonde leur engagement au service de l'Église à travers la Fraternité, après quoi les délibérations ont porté sur l'organisation et le thème d'un 17<sup>e</sup> Congrès orthodoxe.

### **Réflexion proposée en introduction**

Il serait trop long de revenir sur l'ensemble du chapitre 8 de l'épître aux Romains dont s'inspire la démarche de l'office d'intercession de ce matin. Arrêtons-nous sur un extrait du v. 6, autour duquel peut se rattacher tout le développement de ce chapitre : « le désir de la chair c'est la mort, le désir de l'esprit, c'est la vie et la paix. » Autrement dit le corps n'est pas simplement un cadavre en puissance, il peut être vivifié et apaisé par la puissance de l'Esprit-Saint. La venue de l'Esprit au cœur de l'être humain peut être une libération, une transfiguration de la chair et non son abolition ou sa négation. Par la filiation au même Père, désirée par l'esprit humain et réalisée par la puissance de l'Esprit-Saint, il devient possible de vivre une fraternité en Christ. En Christ nous pouvons alors faire face aux vicissitudes les plus terribles, de sorte que nous pouvons dire avec l'apôtre Paul que « rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu » (Rm 8.38).

Ce programme d'incorporation au Christ ressuscité, s'identifie à celui de l'Église. L'Église devient alors un lieu de transformation et de témoignage : la communion ecclésiale atteste que notre vie mêlée de mort peut devenir vie éternelle ; plénitude de vie et non chute vers le néant.

Une telle expérience a été portée par de nombreux saints, par de nombreux martyrs, notamment par le saint patriarche Tykhon de Moscou, dont nous célébrons la mémoire le 9 octobre. Le témoignage d'un Saint Tykhon marque l'entrée dans une ère ecclésiologique nouvelle, particulièrement importante pour l'implantation de l'Église orthodoxe en Occident. Avec la révolution russe, on assiste à une remise en question d'une conception constantinienne de l'Église. L'orthodoxie, dans la plupart des pays, n'a plus alors d'État pour la protéger et l'Église perd les moyens d'être un état dans l'État. En 1917, lorsqu'il accepte de devenir patriarche, saint Tykhon sait qu'il ne va pas au-devant des honneurs ni recevoir richesses et pouvoir. Il s'engage avec abnégation dans un esprit de service. C'est au même moment également que le père Serge Boulgakov est ordonné prêtre.

C'est précisément sur base d'un tel témoignage, sur base d'un tel esprit de renoncement et de service, que s'est construite notre Église orthodoxe en Occident. À l'abri des persécutions, mais dans un grand dénuement matériel qui peu à peu s'estompe, nos prédécesseurs ont implanté ici ce précieux héritage. Ils ont eu le souci de le rendre accessible au contexte de la pensée occidentale et de l'articuler, peu à peu, avec les principes de nos sociétés démocratiques.

Cela a permis la fondation de communautés vivantes et ouvertes sur le monde, où la liturgie, au lieu d'être une répétition d'un rite sophistiqué, transmet une expérience existentielle, enracinée dans le l'eucharistie et la prière du cœur. Cela a permis à des théologiens de renom de produire une pensée originale et authentique ; et non une langue de bois ou une répétition frileuse. On voit se déployer un discours théologique, en dialogue avec la philosophie existentielle, sur l'Église et sur la personne en communion. Cette redécouverte créatrice des sources les plus pures de la Tradition ecclésiale a également favorisé un dialogue fructueux avec les autres Églises chrétiennes d'Europe occidentale. Ce renouveau spirituel, théologique et liturgique a permis à des communautés d'émigrés de sortir de l'ornière d'un repli identitaire. Cela a permis à la foi orthodoxe de se maintenir en Occident et d'y être présente en dehors des cercles d'émigration.

Le climat de liberté et de respect des diversités de notre monde occidental n'a cependant pas eu que des effets bénéfiques. Il a aussi laissé le champ libre au morcellement juridictionnel que nous connaissons ; morcellement qui n'est pas seulement dû aux différences ethniques, mais aussi idéologiques. Ce morcellement est le signe qu'on a oublié qu'une conciliarité véritable ne peut être dissociée d'une primauté véritable.

Aujourd'hui ce morcellement est remonté jusqu'au sommet de nos hiérarchies ecclésiales. Il compromet sérieusement la possibilité d'une communion sacramentelle et paralyse le fonctionnement de l'assemblée des évêques. Ce morcellement a également renforcé la séparation contre-nature entre clercs et laïcs (alors que dans leur étymologie biblique clerc et laïc sont synonymes, (cf. Ps 27(LXX).9). L'unité de l'Église est aujourd'hui mise en danger par le cléricalisme, ou son corolaire le laïcisme. Cette double fracture (entre les patriarchats d'une part, et d'autre part entre les clercs et les laïcs) est, en outre, accrue par une application littéraliste des canons, alors que, comme l'ont notamment montré les théologiens de l'École de Paris, la tradition canonique cherche pourtant à protéger la nature conciliaire de l'Église à tous les niveaux de son existence.

Il existe ainsi désormais un clivage entre d'un côté la théologie conciliaire dont l'Église orthodoxe veut témoigner et d'un autre côté un vécu ecclésial de division. Ce clivage est allé croissant depuis les années 1970. Il semble atteindre aujourd'hui des profondeurs vertigineuses et cela pose question.

La foi est, bien sûr, « certitude des choses invisibles » (Hb 11.1), attente d'une espérance qui n'est pas encore là (cf. Rm 8.24), mais la foi en l'Église peut-elle être, pour autant, en contradiction si flagrante avec ce que l'on voit de l'Église ?

Dans un contexte de plus en plus identitaire, qu'est-ce que cela signifie aujourd'hui appartenir à l'Église orthodoxe ?

Dans un contexte de concurrence entre les Églises, voire même parfois d'arbitraire ecclésial, qu'est-ce que cela signifie vivre l'évangile en Église ? Comment la conciliarité dont on se réclame est-elle mise en pratique, au différents niveaux de la vie ecclésiale ?

Si l'Église est catholique, cela veut dire qu'une Église locale porte en elle la plénitude de la présence du Christ, mais aussi qu'elle est appelée à reconnaître dans les Églises voisines cette même plénitude. L'Église est-elle vraiment un lieu où, à l'image de la Sainte Trinité, le respect de la diversité des personnes est vécue dans la communion et l'unité ?

Aujourd'hui, on peut se réjouir que la plupart des persécutions contre l'Église aient pris fin. Dans beaucoup de pays à majorité orthodoxe, une nouvelle dynamique s'est mise en place entre l'Église, la société et l'État. Le rôle joué par les Églises orthodoxes établies auprès de régimes peu respectueux de la dignité humaine pose cependant question. Il est vrai que nous voyons les choses de loin – et que nous vivons ici dans des conditions de liberté et de sécurité qui n'existent pas là-bas, – cependant certains silences interrogent. Il nous serait sans doute facile de parler à la place de ceux qui ont la responsabilité de se prononcer, mais sommes-nous suffisamment à l'écoute des membres de l'Église qui ont été réduits au silence ?

Cette nouvelle dynamique Église-société-État a également des incidences importantes en Occident, notamment sur le lent processus d'unité de nos communautés. On peut aujourd'hui observer certains décalages dans la manière de vivre l'adhésion à la vie de l'Église. En forçant le trait, on peut dire qu'il y aurait d'un côté, des fidèles qui, souvent depuis plusieurs générations, sont intégrés dans les sociétés occidentales sécularisées. Ils sont habitués à se forger par eux-mêmes, souvent à la lumière de leur foi, une opinion sur les débats de sociétés. D'un autre côté, on trouverait des fidèles, souvent issus d'immigrations récentes, qui, à travers l'Église, sont en quête de repères sociaux ou culturels. Ils attendent des pasteurs une morale normalisée garantissant le salut. Il n'y a pas lieu, certes, de caricaturer ou d'opposer trop schématiquement ces deux tendances, mais certaines crispations ferment les possibilités de dialogue entre les orthodoxes installés en Occident. Or, le témoignage de l'évangile suppose d'éviter ici deux écueils : 1/ la tendance à se replier dans un idéal ecclésial déconnecté de la réalité vécue par nos contemporains sécularisés ; 2/ la construction ou la promotion d'une contre-culture soi-disant compatible avec la foi orthodoxe.

L'implantation de l'orthodoxie en Occident comporte, en effet, une signification que le monde orthodoxe dans son ensemble n'a sans doute pas suffisamment pris en considération. On est encore aujourd'hui dans l'attente d'une lecture de l'histoire de l'orthodoxie en Occident qui soit reconnue par l'ensemble des Églises orthodoxes. Il s'agit, tout d'abord, de reconnaître que l'Église orthodoxe, au moins en Occident, est entrée dans une ère post-constantinienne ; elle se construit sans le soutien d'un État, tout en étant libre d'évoluer et de se structurer. La pensée théologique qui s'est développée en Europe occidentale au 20<sup>e</sup> s. doit également être reconnue dans toute sa richesse et sa fidélité à la Tradition. Une telle vision doit enfin, reconnaître la nécessité de construire en Occident des structures ecclésiales unifiées qui ne dépendent pas des intérêts géopolitiques de centres ecclésiastiques étrangers (même si une telle Église locale ne verra probablement pas le jour de notre vivant).

Il est primordial pour les orthodoxes d'Europe occidentale d'offrir un témoignage de vie en Église qui, tout en étant en pleine communion avec les Églises orthodoxes territoriales, recherche un dialogue constructif, tant avec le monde occidental contemporain que les autres confessions chrétiennes présentes sur le même territoire depuis des siècles. Un tel témoignage n'est pas une revendication mais une nécessité pour porter l'évangile. Les préjugés ou les critiques, parfois justifiés, que le monde occidental porte sur l'Orthodoxie ignorent, en effet, bien souvent « l'unique nécessaire » sur lequel se fonde la Tradition orthodoxe. L'exotisme de l'orthodoxie en Occident, tout comme la focalisation sur des éléments secondaires, font encore trop souvent écran à un véritable compréhension de la foi orthodoxe et perturbent un débat de fond.

Au regard du déroulement du siècle écoulé, il semble donc évident que, depuis peu, le lent processus d'unité ecclésiale est entré dans une phase de régression. Cependant, il n'y a pas de fatalité. Nous ne sommes pas entraînés par l'Histoire comme des brindilles dans un fleuve. Notre théologie nous rappelle que nous sommes, avec le Christ et l'Esprit, acteurs de notre salut, de notre histoire et donc de l'Histoire. Notre action personnelle, si inspirée soit elle, est, certes, limitée, mais il nous est impossible d'en mesurer la portée. Les crises sanitaire ou écologique que nous traversons en sont un exemple.

Rappelons que c'est précisément ce constat de fracture (entre ce que devrait être l'Église et la triste réalité) qui a impulsé les diverses activités de la Fraternité. Cette prise de conscience a permis de susciter des lieux de débat, de ressourcement et de rayonnement qui ont façonné le visage de notre Église orthodoxe en Occident.

Nous sommes donc appelés, maintenant plus que jamais, à œuvrer pour que l'Église devienne toujours davantage un lieu de communion ouvert sur le monde. Et nous avons des initiatives et des événements qui donnent lieu d'espérer. Malgré nos divisions, il est encore possible de faire des expériences de communion et d'unité. Une initiative comme la prière de ce matin en est un exemple.

Des personnalités telles que le père Boris Bonbrinskoy ou Jean Tchékan qui nous ont récemment quittés, continuent de nous rassembler, et pas seulement, espérons-le, pour le temps de leurs funérailles ; sans parler de leurs nombreux prédécesseurs qui continuent de nous inspirer.

Dans toutes les juridictions, il existe des communautés paroissiales fondées sur l'unique nécessaire de la vie eucharistique, où l'Évangile continue de parler à des gens qui jusque-là ne savaient pas de quoi ils étaient en quête ; des paroisses où la vie communautaire rassemble des gens différents, d'origines ethniques différentes, de langues différentes, de milieux différents pour susciter une expérience du mystère de l'Église, une expérience de l'unité dans la diversité ; des communautés où l'esprit de service et la solidarité, notamment envers les plus démunis, ne sont pas un enjeu démagogique ou un calcul, mais une rencontre authentique avec le Christ.

Nous traversons un temps de crise, c'est-à-dire de jugement ; un temps où tout peut, à tout moment, se trouver contesté ou révolu, pour le meilleur comme pour le pire ; un temps où affleure le chaos initial qui subsiste encore dans la création. Cependant, au plus profond de cette agitation, le mugissement du Souffle divin fait bouillonner les eaux primordiales (cf. Gn 1.2, Jb 40,6). Dans ce monde en crise, on peut donc percevoir les gémissements de l'Esprit qui aspire à l'avènement du Royaume (cf. Rm 8.26). Nous sommes alors appelés à collaborer avec l'Esprit pour que ce temps deviennent celui d'un accouchement et non celui d'une agonie (cf. Rm 8.19-23). Mettons-nous, comme le dit l'Apocalypse, à l'écoute de « ce que l'Esprit dit aux Églises » (Ap 2.7), car « le désir de l'Esprit, c'est la vie et la paix » (Rm 8.6).

## **Synthèse des débats**

### **Un (demi) siècle d'histoire**

Quand la Fraternité a débuté, dans les années 1960, l'orthodoxie, ainsi que ses clivages juridictionnels, étaient déjà implantés en Occident depuis plusieurs générations. Il n'existait alors quasiment pas de dialogue entre les juridictions. Petit à petit les choses ont évolué. Les initiatives de la Fraternité ont contribué à faire émerger

au sein des différentes communautés orthodoxes, une conscience ecclésiale commune. Non seulement cette impulsion a permis la mise en place du comité inter-épiscopal, puis de l'assemblée des évêques, mais cette dynamique a aussi traversé les communautés en profondeur, elle a rapproché des groupes de fidèles issus de juridictions différentes.

Après cinquante ans d'existence, la Fraternité est ainsi dépositaire d'une expérience et d'une conscience ecclésiales inspirées par un renouveau théologique qui avait commencé bien avant. Avec le temps, la Fraternité véhicule cependant aussi des lourdeurs dont il faut prendre conscience pour s'en détacher.

### **L'esprit de la Fraternité**

À tort ou à raison, la Fraternité est entourée d'une réputation qui ne lui est pas toujours favorable. Et cela conduit à de fréquentes remises en question.

La Fraternité a toujours eu l'intention d'être un espace libre de dialogue et d'ouverture, dans « une fidélité créatrice à la Tradition ». Il est cependant arrivé que des personnes aient pu se sentir exclues ou blessées. Lorsque cela est le fait de maladresses ou de faiblesses, il faut bien sûr y remédier. Si elle n'est pas un clan, la Fraternité s'inscrit cependant dans un projet engagé. Si l'on veut éviter de susciter un sentiment d'exclusion ou d'exclusivisme, il faut cependant affirmer et assumer paisiblement une spécificité. De plus, la Fraternité ne se substitue pas aux personnes qui s'y engagent. À tous moments chacun est libre d'adhérer ou non aux choix qui sont faits. Les orientations prises par la Fraternité ne prétendent pas, non plus, condamner les autres positions qui existent.

### **Le choix de thèmes des rassemblements**

Par-delà la réflexion, le fait de se rassembler au nom du Christ est en soi un événement qui manifeste l'Église (cf. Mt 18.20). Le rassemblement est donc en lui-même un événement au service de l'unité de l'Église. La motivation des gens à se rassembler ne vient pas forcément du thème de réflexion retenu, elle est une attente, consciente ou non, de faire une expérience de vie en Église. Cette démarche peut permettre de retrouver un certain esprit d'enfance (cf. Mt 18.3 mais aussi 1Co 14.20), propice à la contemplation, tandis qu'une démarche trop intellectuelle peut s'avérer desséchante pour la vie intérieure. De plus, dans le climat d'agressivité malsaine qui agite ce monde, certains choix de réflexion sont trop clivants et suscitent des conflits.

On ne se met cependant pas au service à l'unité de l'Église si l'on évite systématiquement les questions brûlantes. Si l'on refuse de considérer, aussi positivement que possible, les divisions, les meurtrissures et les manques du corps ecclésial, où ces questions pourront-elles être soulevées ? Le but n'est donc pas d'éviter les sujets qui fâchent, mais de les aborder de façon constructive. Si l'on veut que la Fraternité ne soit pas une simple coquille vide, il faut privilégier une réflexion sur ce qui est important pour l'unité et le témoignage de l'Église ou sur ce qui y fait obstacle.

### **17<sup>e</sup> Congrès**

Suite aux délibérations autour du thème et de l'organisation d'un 17<sup>e</sup> Congrès, il a été décidé que, sous réserve qu'un lieu soit disponible à ces dates, le Congrès pourrait se tenir du **10 au 13 novembre 2022**, autour du thème : **L'Église, espace de liberté ?** Plus d'informations suivront ultérieurement, au fur et à mesure de la préparation.